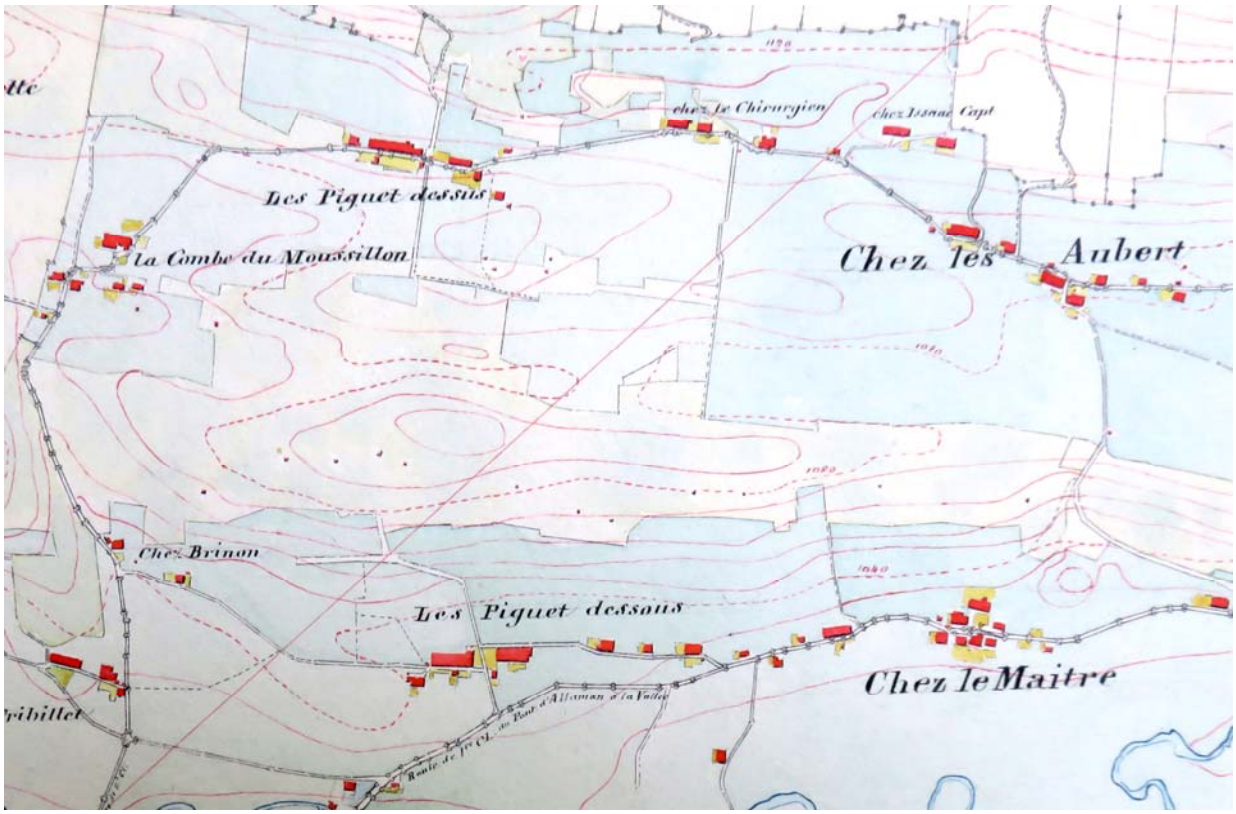
La Douane de Derrière-la-Côte

Nous nous focaliserons ici surtout sur l'époque où cette maison fut construite par Charles-Henri Guignard, puis habitée par lui-même et son épouse Amélie ainsi que leurs deux filles, Marguerite et Rose.

Nous n'avons pas la date de construction. Cependant celle-ci, selon les notes de Rose Guignard qui figurent plus bas et selon aussi la carte cadastrale de 1875, devrait avoir été construite légèrement avant cette date.



Rose Guignard a décrit de manière admirable la rencontre de son père Charles-Henri avec sa mère Amélie, celle-ci originaire des Grandes Roches, maison familiale où elle a passé toute son enfance. Ainsi écrit-elle en 1942 dans Neiges d'antan, un petit livre au merveilleux pouvoir d'évocation :

Au bout de deux ans, Amélie quitta la maison pour tenir aux Piguet-Dessus, le ménage de son frère Philippe gravement atteint dans sa santé. Son attention fut alors attirée par une jolie et fraîche jeune fille aux yeux bleus qui passait souvent devant chez elle. Elle était habituellement coiffée d'une grande capeline rose très seyante. Elle se tenait bien et sa tournure était élégante et fine. Intriguée et captivée, Amélie réussit bien vite à faire sa connaissance. C'était une jeune couturière qui se rendait à son travail. On disait qu'elle chantait à ravir en s'accompagnant même au piano.

Les deux jeunes filles se lièrent d'une vive amitié. Quand, pour la première fois, Amélie entendit son amie chanter « Le lac », de Niedermeyer, son enthousiasme fut à son comble.

Elles passèrent ensemble de bien beaux moments. Un soir, au milieu d'une causerie intime, Emilie dit soudain :

- Tu sais, mon frère t'a remarquée. Il voudrait t'épouser.

- Ton frère, dit Amélie, mais lequel ?

Ce n'était évidemment pas ce jeune homme d'aspect austère, plutôt laid, qui faisait les cent pas dans la chambre sans dire un mot.

Mais oui, c'était bien lui, son frère Charles-Henri. Emilie en était si fière ! Il lui avait donné son piano. Et il était le bras droit de sa mère pour laquelle il éprouvait une grande vénération. A douze ans, Charles-Henri avait du quitter l'école pour faire, à côté de son père impatient et nerveux, son apprentissage d'horloger. Il s'était élevé à force de travail et de persévérance et aimait passionnément la musique.

Partie à fond de train sur ce sujet qui lui était cher, Emilie ne tarissait pas en éloges.

Amélie passa une nuit fort agitée, car elle devait répondre à l'invitation d'Emilie qui désirait la mettre le plus tôt possible en présence du prodige !

Quelques jours plus tard, quand elle monta le petit chemin qui conduisait à la vieille maison habitée par les parents d'Emilie, les rosiers embaumaient. Il y en avait un rouge en train de s'effeuiller qui tapissait la façade jusqu'au toit. Un rosier blanc plus modeste s'épanouissait à ses côtés. Les fenêtres étaient garnies de résédas au fin parfum. Sur le seuil de la porte parut une femme grande, un peu voûtée, aux beaux cheveux lissés, aux yeux bleus doux et pénétrants. Son visage était jeune, quoique ridé. Mais un sourire d'une grande bienveillance l'éclairait tout entier et lui attirait immédiatement la sympathie.

C'était Marianne, la mère de Charles-Henri Guignard. Elle reçut la visiteuse avec un vif empressement et la conduisit dans la chambre de ménage où le père et le fils travaillaient côte à côte à l'établi. La chambre était meublée d'un modeste bureau, d'une horloge au timbre sonore et d'un vieux fauteuil Louis XVI.

A l'approche de la jeune fille, Charles-Henri se leva et la considéra avec un plaisir visible pendant qu'il lui adressait la parole avec courtoisie.

Malgré sa grande amabilité, ses yeux bleus perçants restaient sévères et Amélie se sentit gênée sous son regard. Mais la présence d'Emilie et de sa mère chassèrent bien vite toute contrainte.

C'était une première entrevue. Il y en eut d'autres après lesquelles la jeune fille reçut une demande formelle.

- Que faire, mon Dieu que faire, disait-elle à son frère Maurice, son conseiller dans les mauvais jours.

- Tu aurais grand tort de refuser, répondit-il. Ton prétendant est un homme honorable, un bel horloger et comme musicien il n'a pas son pareil. Il dirige la fanfare militaire et a déjà montré de grands talents.

L'oracle s'était prononcé. Amélie accepta, heureuse cependant au fond d'elle-même d'avoir été choisie par un parti enviable que chacun estimait.

Quant à Charles-Henri, la réponse d'Amélie doubla son énergie. Renonçant au projet de s'établir dans la maison paternelle, il décida de construire une habitation à proximité ; entreprise audacieuse pour quelqu'un qui tenait avant tout à faire honneur à ses engagements et ne pouvait compter que sur son travail.

Le plan établi, la charpente fut confiée aux frères Berney, réputés pour leur bienfacture.

Amélie venait souvent près du chantier où déjà les murs entrepris par « Joset Baud » s'élevaient. En eux était enclose sa vie future. Cette petite chambre du coin, au levant et au nord, lui plairait sûrement. Elle avait vue sur la route et sur la fontaine où le bétail venait boire et où les laveuses se racontaient leurs histoires autour du bassin.

Charles-Henri surveillait, dirigeait et mettait lui-même la main à la pâte avec un courage opiniâtre.

La fiancée éprouvait pour son futur mari plus de respect que d'amour. Par contre la mère du jeune homme lui avait complètement pris le cœur. Elle l'accueillait dans sa maison comme quelqu'un dont la visite est ardemment souhaitée.

- Comment, Amélie, c'est toi !

Ces mots, prononcés avec une ferveur touchante, accompagnés d'un regard qui révélait un infini de tendresse, remplissaient l'âme de la jeune fille d'une douce joie. Il y avait surtout en elle une telle plénitude de vie intérieure qui débordait et rayonnait qu'Amélie était subjuguée jusqu'à l'adoration. Personnalité religieuse qui avait fortement subi l'influence du Réveil de 1830, la mère de Charles-Henri se rattachait à l'Eglise libre dont elle était un membre fondateur. Ses parents faisaient partie de l'assemblée des frères dissidents.

Au début des relations de Charles-Henri et d'Amélie, quelque peu déconcertée par le choix de son fils, elle murmurait avec mélancolie :

- Pourquoi chercher une fille si loin dans les bois, et encore une de l'Eglise nationale, quand il y en a de si charmantes dans l'Eglise libre.

Ce point de vue un peu étroit à l'égard des questions ecclésiastiques ne diminuait en rien la richesse de son expérience. Aux prises avec des souffrances de toute nature, elle avait mesuré le vide et l'amertume de l'existence jusqu'au jour où la Bible lui ayant révélé un monde nouveau, elle s'était abandonnée à son Dieu.

« Tu m'as fait connaître le chemin de la vie. »

Tous les récits bibliques lui étaient familiers. Elle les racontait avec feu. Elle en citait constamment des passages où elle trouvait sa nourriture quotidienne.

Amélie l'écoutait, captivée par ce langage si différent des discussions politiques ou philosophiques auxquelles elle était habituée dans la maison paternelle.

Marianne lui parlait de la croix, du Sauveur du monde et cherchait à l'attirer dans la voie où elle avait trouvé le repos de son âme. Cependant elle n'exerçait aucune pression sur la jeune fille. Elle lui décrivait souvent avec enthousiasme les hautes qualités de son fils aîné. Enfant remarquable qui, à l'âge de quelques mois, avait fredonné dans son berceau une mélodie nouvelle que ses parents étudiaient.

A dix ans, ne pouvant obtenir de son père la plus que modeste somme de cinquante centimes pour un recueil de chants d'école intitulé « La Fauvette », il s'était mis en devoir de le copier en entier, soit une cinquantaine de numéros, recueil que la mère émue ouvrait et feuilletait pieusement sous les yeux de la fiancée émerveillée.

On pouvait admirer en lui, à côté de son énergie, une bonté cachée dont la mère seule avait deviné la source inépuisable.

Amélie apprenait aussi à connaître l'homme qui la déconcertait encore tout en la gagnant peu à peu.

Le don à sa fiancée d'une superbe montre en or, cadeau qui s'offrait ordinairement après le mariage, était significatif. Amélie se sentait souvent oppressée par cette puissante personnalité à l'extérieur austère, au ton volontiers tranchant et à une certaine brusquerie habituelle qu'il cherchait à adoucir.

Un dimanche de juillet, les fiancés, leurs parents et amis, se rendirent sur la pièce de pâturage qu'Henri Guignard possédait non loin de sa maison. Pour y arriver, il fallait traverser les champs par un étroit sentier bordé de sauges bleues, de marguerites et d'esparcettes roses et grimper jusqu'à la limite des forêts. Là se trouvait un bouquet de hêtres, entre lesquels une plate-forme avait été aménagée. On accédait à cette « caboule » par quelques marches de pierre recouvertes de mousse et d'herbes folles. C'était la retraite favorite d'Emilie. Elle y venait travailler, lire, rêver, pleurer aussi dans ses heures de mélancolie. Puis, ouvrant le clédar rustique, on se trouvait sur la pièce toute imprégnée des senteurs de la résine. Des troncs de sapin fraîchement coupés s'entouraient déjà des fleurs blanches du fraisier, parmi lesquelles les fruits commençaient à mûrir. Charles-henri s'était enfoncé dans l'épaisseur dubois. Il ne tarda pas à revenir avec un magnifique bouquet de fraises rouges, appétissantes, parfumées.

- Tiens, dit-il, le tendant à sa fiancée avec cette brusquerie qui voilait sa timidité.

- Oh ! s'exclama la jeune fille, comme elles sont belles…

Et elle lui présenta le bouquet pour qu'il se servit le premier. Mais lui, se dérobant comme d'habitude aux remerciements, disparaissait de nouveau pour une nouvelle cueillette pendant qu'elle faisait circuler à la ronde ce gage d'amour dont elle était touchée.

Après une montée douce entre des pierres moussues et des fayards clairsemés, on descendit dans la grand'combe ensoleillée. C'est là que tous les jeunes désiraient s'ébattre. Une autre fois, on continuerait le chemin jusqu'à la forêt mystérieuse et profonde comme une cathédrale où le recueillement n'était troublé que par le battement d'ailes d'une poule effarouchée ou par le cri du pic bigarré ou du pic noir à calotte rouge qui travaillent sans cesse tous les deux au nettoyage des troncs. Puis, arrivés au mur frontière, on franchirait avec émotion et solennité l'étroit passage qui sépare notre petit pays du sol de France.

Mais ce dimanche-là, les cœurs étaient en fête, tout à la joie de folâtrer, de danser. Un immense tas de branches sèches avait été préparé la veille par Charles-Henri qui prévenait tout, pensait à tout. Il y mit l'allumette. On entendit le craquement du bois et le pétillement des bûches. Une fumée âcre s'en échappa, et les flammes s'élevèrent, joyeuses, tumultueuses comme un essor de toute cette jeunesse ardente. Cependant, Charles-Henri faisait remarquer à sa fiancée, disséminés dans le gazon, des morceaux de bois blanc dépouillés de leur écorce. Bien secs, ils donnaient une flamme vive, claire et réchauffante.

- C'est du bois pelé, disait-il en s'approchant d'elle ; comme tu seras contente de t'en servir dans peu de temps pour faire notre déjeuner !

Mais Amélie prêtait une attention distraite aux vertus magiques de ce bois dont elle avait été entourée, enveloppée et comme écrasée dès son enfance. Aujourd'hui elle se trouvait émancipée, heureuse de vivre au milieu d'une société dont elle était la reine et charmait son entourage par ses remarques spirituelles et gaies.

Maurice, le frère d'Amélie, eut l'idée de fixer à un petit sapin une coupe pleine de vin blanc. Chacun fut invité à donner une production de son choix, après laquelle il serait admis à boire à la coupe.

Le petit Albert, âgé de 10 ans, remporta un plein succès en récitant « Le loup et l'agneau », mais cette coupe merveilleuse ne parut pas le tenter. Il y but avec une grimace, se disant au fond de lui-même qu'il aurait préféré un verre de sirop ou quelque autre friandise.

Sa gentillesse et son succès avaient gagné le cœur d'Amélie qui lui fit force compliments. Il admirait de tout son cœur la charmante fiancée de son frère. Il était impressionné par la grâce qui émanait d'elle et la suivait constamment de ses candides yeux bleus. Le souvenir de cette journée exceptionnelle ne s'effaça jamais de sa mémoire, et lorsque, dans les dernières années de sa vie, il en parlait comme d'un fait récent qui gardait sa fraîcheur, on lui demandait :

- Amélie était-elle donc si jolie ?

- Je ne sais pas, répondait-il, mais elle avait du charme.

Les travaux de construction avançaient rapidement. La pose du toit, appelée « lever » serait fêtée dans tout le hameau. Un festin fut préparé longtemps à l'avance, chacun y était invité. Comme on ne trouvait pas de salle assez vaste

dans les environs, la grange fut choisie et abondamment décorée de verdure. De bonne heure, un matin, le petit sapin se dressait orgueilleusement sur le faîte du toit et dès la fin du jour eut lieu une procession touchante. Il semblait que chaque habitant voulut apporter sa pierre à l'édifice en arrivant les mains pleines, et les cadeaux pleuvaient sur le futur ménage : pièces de vaisselle, cuillers d'argent, pendule noire, ovale aux chiffres romains en émail bleu, chaises en noyer poli… rien n'avait paru trop beau pour marquer un événement aussi important. Amélie, souriante, recevait les visiteurs, trouvant pour chacun le mot d'esprit qui exprimait sa reconnaissance.

Dans la grange, de longues tables étaient dressées. Un veau avait été tué la veille et le parfum du rôti accueillait agréablement les convives. Les jambons étaient descendus de la cheminée et le vin circulait déjà. On fit grand honneur à ce repas peu ordinaire qui fut suivi de chants, récitations et discours selon la mode du temps.

Un orchestre de quatre musiciens s'installa sur les « ébauchés », et les couples tournoyèrent gaiement. Un tailleur de pierres nommé Fillettaz chanta « La belle Afrique », et le vieux Louis Siméon, toussotant pour s'éclaircir la voix, scanda ces vers :

Recourbé comme une apostrophe,
Un horloger, la lime en main…

Cette fête si bien commencée se prolongea fort tard dans la nuit, et les gens de Derrière la Côte en parlèrent longtemps chez eux à la veillée.

La maison était maintenant achevée et avait vraiment fort bon air. La façade blanche souriait au soleil matinal. Blancs aussi étaient le toit et la chape en bardeaux neufs. Devant la maison s'élevait une terrasse assez vaste soutenue au moyen de blocs en pierre taillée. Par l'escalier qui s'ouvrait au centre, on atteignait le perron de granit et la porte d'entrée. Des plants de sorbier et de frêne se dressaient à l'entour jusqu'à la limite du jardin encore en friche. La maison neuve dominait la route de son allure franche et décidée. De loin, elle semblait une sentinelle avancée du côté du Risoux, montant la garde à la frontière toute proche.

Des locataires, ménage sans enfants, en occupaient déjà le premier étage, avant même que le propriétaire légitime y fut installé.

Le mariage eut lieu le 9 novembre et la bénédiction lui fut donnée à la Chapelle. L'après-midi, un voisin obligeant prêta son char et son cheval pour conduire la noce jusqu'au village du Lieu. Ce fut là tout le voyage des jeunes époux. Le soir, ils entèrent avec leurs invités dans le nid qu'ils s'étaient préparé et où un repas leur était servi.

On sait, selon l'ouvrage de Louis Audemars-Valette sur la famille Audemars (1928), qu'Amélie Audemars était née en 1849, fille de Constant fils de

Philippe-Daniel et de Louise Lecoultre. Elle avait neuf frères et sœurs, dont Maurice.

Quant à son mari, nous ignorons la date de sa naissance. Selon le texte ci-dessus il avait au moins un frère, son cadet, Albert.

Or donc la maison construite, on s'y installe et y naissent bientôt deux filles dont la trajectoire sera longuement évoquée dans un autre texte de Rose, Souvenirs d'enfance, écrit vers 1943.

Cette demeure, au demeurant tout à fait ordinaire par ses formes simples et sans beaucoup d'attrait, allait être l'univers de notre auteur de sa naissance à sa mort, dans les années soixante.

Rappelons ici que Rose Guignard fut sa vie professionnelle durant institutrice dans l'une des classes du Sentier. Cette situation l'amenait donc à se déplacer sans cesse de Derrière-la-Côte à la capitale, et cela par tous les temps. Nous nous souvenons plus si notre vaillante régente rentrait dîner auprès de sa mère restée à la maison, le père devant alors être décédé depuis un certain temps. On peut croire cependant qu'il n'était nullement question de remonter en hiver, par les mauvais chemins, et que lui était alors préparé par sa compatissante maman le nécessaire pour effectuer un repas reconstituant après les classes du matin.

Notons aussi que Rose, très timide dans tous les instants de sa vie, dès sa naissance à sa mort, avait pu fréquenter le collège où elle se découvrit une facilité certaine, notamment pour les langues que l'on y étudiait, l'anglais et l'allemand.

Elle devait plus tard, sortie de l'école, peu après qu'elle eut fait son école normale et eut postulé au Sentier, faire la rencontre d'un charmant garçon. Le drame fut que celui-ci décéda lors de ses fiançailles avec la timide Rose qui n'eut jamais plus le courage de «refréquenter », comme on disait à l'époque. Elle resta donc célibataire, vécut longtemps avec sa mère, l'affection entre ces deux êtres était extraordinaire, puis solitaire dans sa maison de la Douane.

Une demeure que notre dame de lettres, d'une écriture qui eut pu faire d'elle un auteur à succès sans aucun doute s'il elle s'était consacrée uniquement à cette activité, sut magnifier. Ainsi peut-on lire dans le cahier intitulé : Propos d'une solitaire (1942-1947)

La maison grise

Je suis rentrée dans la maison de mon enfance, dans ma maison.

Les transformations qu'elle a subies au cours des années en ont peu changé l'aspect extérieur. Le petite dôme devenu partie intégrante du toit est un agrément qui, de près et de loin, la rend encore plus accueillante.

A ce point élevé du hameau, à distance presque égale des deux principaux villages, elle fait face au Jura qui se dresse dans sa splendeur austère.

Du côté nord, un mamelon herbeux essaie de lui cacher le lac, mais les bords mal abrités en trahissent l'existence et les divers aspects du ciel se reflètent dans les fragments de ce miroir lointain, mais réel.

A l'ouest, la forêt profonde qui sépare mon petit pays paisible de la France déchirée, la forêt verte aux senteurs de fougère.

De la route principale, à l'angle nord-est de la terrasse, se détache un embranchement qui conduit à la frontière. Les chevaux descendent ce chemin à pas lents, charriant les longues et lourdes billes de sapin écorcé vers la scierie ou la gare. Les douaniers y sont jour et nuit en service actif.

Et ma maison, en vigie, semble posée là tout exprès, pour diriger, ordonner le trafic, surveiller gens et bêtes.

Elle était autrefois la demeure d'un modeste horloger qui en avait choisi l'emplacement, assemblé les matériaux, élaboré les plans. Il avait fixé devant les fenêtres le solide établi où il maniait adroitement la lime et le burin. A l'heure des repas, un énergique coup de cloche avertissait l'horloger. Il se levait alors, repoussait sa chaise, ôtait sa loupe, se frottait les yeux et descendait à la cuisine où la table était dressée.

C'était là ma maison, mon univers peuplé de présences bienfaisantes, le seul endroit du monde où il me paraissait possible d'être pleinement heureux.

Ces présences, l'une après l'autre, s'en sont allées. Elle seule est restée, semblable et pourtant différente.

Comme une peinture fraîche recouvre une fresque aux tons pâles, son visage actuel efface les traits originaux qui restent gravés au fond de ma mémoire.

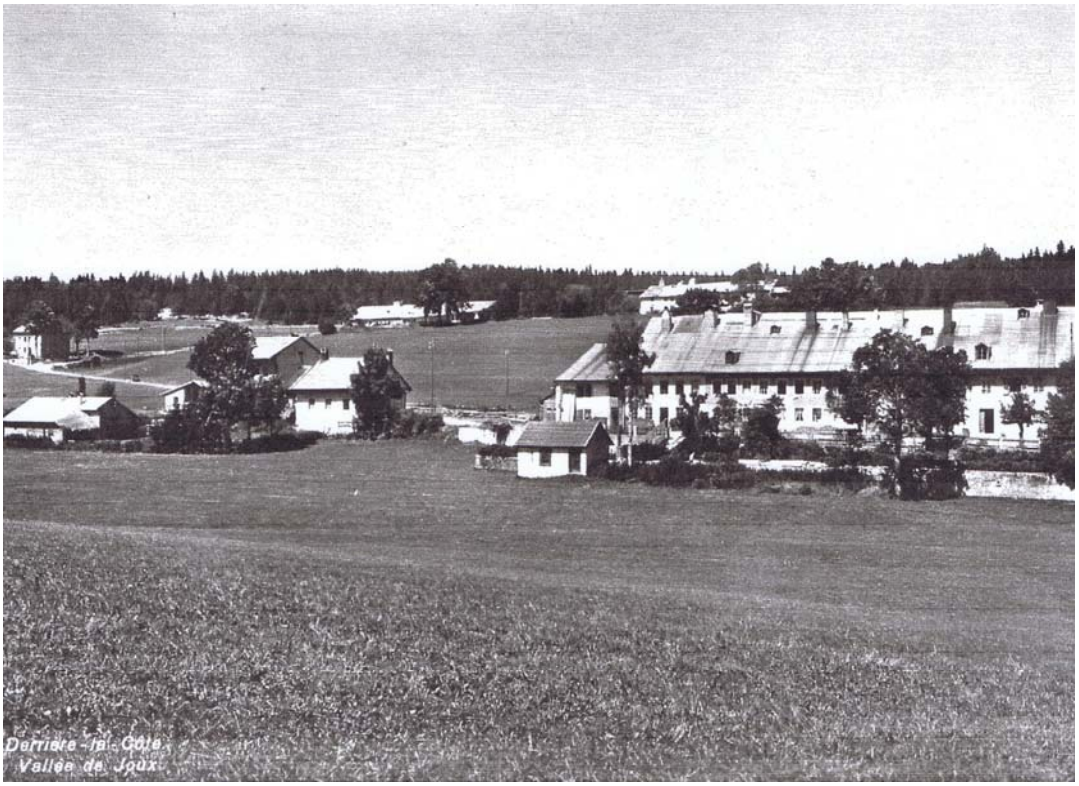
Maintenant elle est remplie des appels répétés du téléphone, des piailleries d'enfants, et du bruit des gros souliers ferrés faisant la ronde et donnant nettement une impression de sécurité. Pèlerines en gros drap gris-vert, chapeaux relevés sur le côté, fusils imposants et redoutables, entrent, sortent, s'étalent avec complaisance, attestant la surveillance incessante de la frontière. Parfois la porte s'ouvre ou se ferme sur quelque contrebandier pris au piège ou quelque réfugié aux abois. Tout un monde s'y agite et s'y démène de l'aube à la nuit tombante. Elle porte, fixée au mur, la marque de sa destination présente.

Quelques fois, le soir, au clair de lune, je m'achemine vers ma maison. Silencieuse et endormie, elle m'apparaît de loin comme dans un rêve. On n'entend que le bruit toujours entendu de la fontaine. Les sorbiers et les platanes, vieux témoins continuent à agiter doucement leurs feuilles dans l'air du soir. Emue et ravie, je la retrouve enfin, ma maison d'autrefois, et je tends les bras pour étreindre sa personnalité véritable. Car c'est ainsi, mystérieuse et recueillie dans la douce clarté lunaire, qu'elle laisse paraître l'image de son lointain passé.

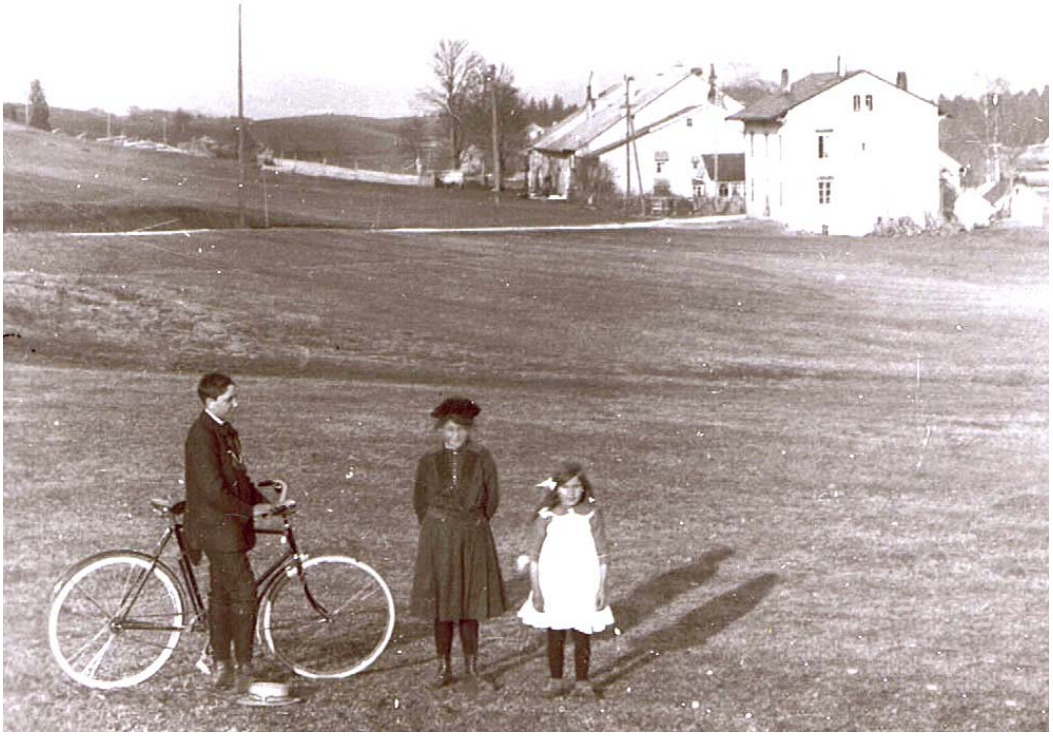
Toute médaille a son revers. La solitude est le revers de l'indépendance.

La douane de Derrière la Côte. Un panneau la désigne placé au-dessus de la porte d'entrée. Les locaux de ces Messieurs doivent naturellement être situés au rez-de-chaussée, l'étage étant réservé aux propriétaires. Au-delà le Crêt chez Zaca, soit chez Isaac Capt. Rose Guignard a signalé la présence des douaniers dans son précédent texte. Nous ignorons le début de cette affectation comme aussi de sa fin.

La région très romantique de Derrière la Côte. La Douane est à gauche, maison purement locative qui jure un peu au milieu d'anciens voisinages dont beaucoup seront passé par les flammes.



Chez les Aubert. La douane est à l'extrême gauche.



La petite route qui conduit du hameau de Chez les Aubert à la Douane. Combien de fois Rose Guignard l'a-t-elle empruntée ? Tout au long d'une carrière qui la menait chaque jour au Sentier, quelque milliers de fois !

Derrière-la-Côte. La douane est à droite, à peine visible derrière les sapins de proximité. Au loin le Mont-Tendre.

Peut-être le genre de clédar que franchissait Rose Guignard alors qu'elle se rendait à la Chapelle de Chez-le-Maître

La jolie grande sœur de Rose, Marguerite, qui devait épouser l'instituteur Henri Giriens, bientôt rédacteur de la Feuille d'Avis de la Vallée de Joux. Nous possédions autrefois un portrait de Rose avec sa mère. Malheureusement perdu !